

PROCÈS DES TRENTE...

NOTES POUR SERVIR À L'HISTOIRE DE CE TEMPS: 1892-1894 (SUITE DES N°41, 43, 47, 48 ET 49 DU LIBERTAIRE).

Émile Henry indiqua, dans les termes, que voici, comment et pourquoi il devint anarchiste:

«Je suis anarchiste depuis peu de temps.

Ce n'est guère que vers le milieu de l'année 1891 que je me suis lancé dans le mouvement révolutionnaire. Auparavant, j'avais vécu dans des milieux entièrement imbus de la morale actuelle. J'avais été habitué à respecter et même à aimer les principes de patrie, de famille, d'autorité et de propriété.

Mais les éducateurs de la génération actuelle oublient trop fréquemment une chose; c'est que la vie, avec ses luttes et ses déboires, avec ses injustices et ses iniquités, se charge bien, l'indiscrète, de dessiller les yeux des ignorants et de les ouvrir à la réalité. C'est ce qui m'arriva, comme il arrive à tous. On m'avait dit que cette vie était facile et largement ouverte intelligents et aux énergiques, et l'expérience me montra que, seuls les cyniques et les rampants peuvent se faire bonne place au banquet.

On m'avait dit que les institutions sociales étaient basées sur la justice et l'égalité, et je ne constatai autour de moi que les mensonges et fourberies.

Chaque jour m'enlevait une illusion.

Partout où j'allais, j'étais témoin des mêmes douleurs chez les uns, des mêmes jouissances chez les autres.

Je ne tardai pas à comprendre que les grands mots qu'on m'avait appris à vénérer: bonheur, dévouement, devoir, n'étaient qu'un masque voilant les plus honteuses turpitudes.

L'usurier qui édifiait une fortune colossale sur le travail de ses ouvriers, qui, eux, manquaient de tout, était un monsieur honnête.

Le député, le ministre dont les mains étaient toujours ouvertes aux pots-de-vin, étaient dévoués au bien public.

L'officier qui expérimentait le fusil nouveau modèle sur des enfants de sept ans avait bien fait son devoir et, en plein Parlement, le président du Conseil lui adressait ses félicitations! Tout ce que je vis me révolta, et mon esprit s'attacha à la critique de l'organisation sociale. Celle critique a été trop souvent faite pour que je la recommence.

Il le suffira de dire que je devins l'ennemi d'une société que je jugeais criminelle.

Un moment attiré par le socialisme, je ne tardai pas à m'éloigner de ce parti. J'avais trop l'amour de la liberté, trop de respect de l'initiative individuelle, trop de répugnance à l'incorporation, pour prendre un numéro dans l'armée matriculée du quatrième-État.

D'ailleurs je vis que le socialisme ne change rien à l'ordre actuel. Il maintient le principe autoritaire, et ce principe, malgré ce qu'en peuvent dire de prétendus libres-penseurs, n'est qu'un vieux reste de la foi en une puissance supérieure.

Des études scientifiques m'avaient graduellement initié au jeu des forces naturelles.

Or j'étais matérialiste et athée; j'avais compris que l'hypothèse Dieu était écartée par la science moderne, qui n'en avait plus besoin. La morale religieuse et autoritaire, basée sur le faux, devait donc disparaître. Quelle était alors la nouvelle morale en harmonie avec les lois de la nature qui devait régénérer le vieux monde et enfanter une humanité heureuse?

C'est à ce moment que je fus mis en relation avec quelques compagnons anarchistes, qu'aujourd'hui je considère encore comme des meilleurs que j'ai connus.

Le caractère de ces hommes me séduisait tout d'abord. J'appréciai en eux une grande sincérité, une franchise absolue, un mépris profond de tous les préjugés, et je voulus connaître l'idée qui faisait des hommes si différents de ceux que j'avais vus jusque-là.

Cette idée trouva en mon esprit un terrain tout préparé, par des observations et des réflexions personnelles, à la recevoir.

Elle ne fit que préciser ce qu'il y avait encore chez moi de vague et de flottant.

Je devins à mon tour anarchiste.

Je n'ai pas à développer ici la théorie de l'anarchie. Je ne veux en retenir que côté révolutionnaire, le côté destructeur et négatif pour lequel je comparais devant vous.

En ce moment de lutte aiguë entre la bourgeoisie et ses ennemis, je suis presque tenté de dire, avec le Souvarine de Germinal: "Tous les raisonnements sur l'avenir sont criminels, parce qu'ils empêchent la destruction pure et simple et entravent la marche de la Révolution".

Dès qu'une idée est mûre, qu'elle a trouvé sa formule, il faut sans plus tarder en trouver sa réalisation. J'étais convaincu que l'organisation actuelle était mauvaise, j'ai voulu lutter contre elle afin de hâter sa disparition.

J'ai apporté dans la lutte une haine profonde, chaque jour avivée par le spectacle révoltant de cette société où tout est bas, tout est louche, tout est laid, où tout est une entrave à l'épanchement des passions humaines, aux tendances généreuses du cœur, au libre essor de la pensée.

J'ai voulu frapper aussi fort et aussi juste que je le pourrais».

Voici comment Émile Henry expliqua l'attentat de *Terminus*:

«J'étais venu à Paris lors de l'affaire Vaillant. J'avais assisté à la répression formidable qui suivit l'attentat du Palais Bourbon. Je fus témoin des mesures draconiennes prises par le gouvernement contre les anarchistes.

De tous côtés on espionnait, on perquisitionnait, on arrêtait. Au hasard des rafles une foule d'individus étaient arrachés à leurs familles et jetés en prison. Que devenaient les femmes et les enfants de ces camarades pendant leur incarcération. Nul ne s'en occupait.

L'anarchiste n'était plus un homme, c'était une bête fauve que l'on traquait de toutes parts et dont toute la presse bourgeoise, esclave vile de la force, demandait sur tous les tons l'extermination.

En même temps, les journaux et les brochures libertaires étaient saisis, le droit de réunion était prohibé.

Mieux que cela: lorsqu'on voulait se débarrasser complètement d'un compagnon, un mouchard déposait le soir, dans sa chambre, un paquet contenant du tanin, disait-il, et le lendemain une perquisition avait lieu, d'après un ordre daté de l'avant-veille. On trouvait une boîte pleine de poudres suspectes, le camarade passait en jugement et récoltait trois ans de prison.

Demandez donc si cela n'est pas vrai au misérable indicateur qui s'introduisit chez le compagnon Mérieux?

Mais tous ces procédés étaient bons. Ils frappaient un ennemi dont on avait eu peur, et ceux qui avaient tremblé voulaient se montrer courageux.

Comme couronnement à cette croisade contre les hérétiques, n'entendit-on pas M. Raynal, ministre de l'Intérieur, déclarer à la tribune de la Chambre que les mesures prises par le gouvernement avaient eu un bon résultat, qu'elles avaient jeté la terreur dans le camp anarchiste. Ce n'était pas encore assez. On avait condamné à mort un homme qui n'avait tué personne, il fallait paraître courageux jusqu'au bout: à la guillotine un beau matin.

Mais, messieurs les bourgeois, vous aviez un peu trop compté sans votre hôte. Vous aviez arrêté des centaines d'individus, vous aviez violé bien des domiciles, mais il y avait encore hors de vos prisons des hommes que vous ignoriez, qui, dans l'ombre, assistaient à votre chasse à l'anarchiste et qui n'attendaient que le moment favorable pour, à leur tour, chasser les chasseurs.

Les paroles de M. Raynal étaient un défi jeté aux anarchistes. Le gant a été relevé. La bombe du café Terminus est la réponse à toute vos violations de la liberté, à vos arrestations, à vos perquisitions, à vos lois sur la presse, à vos expulsions en masse d'étrangers, à vos guillotines.

Mais pourquoi, direz-vous, aller s'attaquer à des consommateurs paisibles, qui écoutent de la musique, et qui, peut-être, ne sont ni magistrats, ni députés, ni fonctionnaires?

Pourquoi? C'est bien simple. - La bourgeoisie n'a fait qu'un bloc des anarchistes. - Un seul homme, Vaillant, avait lancé une bombe; les neuf dixièmes des compagnons ne le connaissaient même pas. Cela n'y fit rien. On persécuta en masse. Tout ce qui avait quelque relation anarchiste fut traqué.

Eh bien! puisque vous rendez ainsi tout un parti responsable des actes d'un seul homme, et que vous frappez en bloc, nous aussi, nous frappons en bloc.

Devons-nous nous attaquer seulement aux députés qui font les lois contre nous, aux magistrats qui appliquent ces lois, aux policiers qui nous arrêtent?

Je ne le pense pas.

Tous ces hommes ne sont que des instruments n'agissant pas en leur propre nom; leurs fonctions ont été instituées par la bourgeoisie pour sa défense; ils ne sont pas plus coupables que les autres.

Les bons bourgeois qui, sans être revêtus d'aucune fonction, touchent cependant les coupons de leurs obligations, qui vivent oisifs des bénéfices produits par le travail des ouvriers, ceux-là aussi doivent avoir leur part de représailles.

Et non seulement eux, mais encore tous ceux qui sont satisfaits de l'ordre actuel, qui applaudissent aux

actes du gouvernement et se font ses complices, ces employés à 300 et 500 francs par mois qui haïssent le peuple plus encore que les gros bourgeois, cette masse bête et prétentieuse qui se range toujours du côté du plus fort, clientèle ordinaire du Terminus et autres grands cafés.

Voilà pourquoi j'ai frappé dans le tas sans choisir mes victimes.

Il faut que la bourgeoisie comprenne bien que ceux qui ont souffert sont enfin las de leurs souffrances: ils montrent les dents et frappent d'autant plus brutalement qu'on a été plus brutal avec eux.

Ils n'ont aucun respect de la vie humaine, parce que les bourgeois eux-mêmes n'en ont aucun souci.

Ce n'est pas aux assassins qui ont fait la semaine sanglante et Fourmies de traiter les autres d'assassins.

Ils n'épargnent ni femmes ni enfants bourgeois parce que les femmes et les enfants de ceux qu'ils aiment ne sont pas épargnés non plus. Ne sont-ce pas ces victimes innocentes, ces enfants qui, dans les faubourgs se meurent lentement d'anémie, parce que le pain est rare à la maison; ces femmes qui, dans vos ateliers, pâlisent et s'épuisent pour gagner quarante sous par jour, heureuses encore quand la misère ne les forcent pas à se prostituer; ces vieillards dont vous avez fait des machines à produire toute leur vie, et que vous jeter à la voirie et à l'hôpital quand leurs forces sont exténuées.

Ayez au moins le courage de vos crimes, messieurs les bourgeois, et convenez que nos représailles sont grandement légitimes».

Cette déclaration ferme et sobre, prononcée sans autre émotion que celle d'une ardente conviction, par un homme de vingt ans qui allait s'entendre, cinq minutes après, condamner à la peine capitale, bouleversa les assistants. Reproduite in extenso par tous les quotidiens du lendemain, elle produisit un effet sans précédent dans les annales judiciaires.

Les littérateurs ne craignirent pas de comparer ce document aux plus belles pages de nos écrivains et se répandirent en termes admiratifs sur sa facture élégante, précise, nerveuse. Les penseurs bourgeois, qui attachent plus d'importance au fond qu'à la forme, furent unanimes à déplorer que de les brillantes prédispositions à la philosophie fussent mises au service d'aussi détestables doctrines; les dialecticiens, frappés de l'enchaînement des propositions et de la dépendance des idées développées, constatèrent sans réticence la logique irréfutable des conséquences... si l'on admet les prémisses. Les esprits simples eux-mêmes ne restèrent pas insensibles à la force de pénétration de ce monument de clarté.

La déclaration d'Émile Henry, la sûreté de ses répliques au cours de son interrogatoire, la fermeté de son attitude, son impassibilité au prononcé de la peine produisirent un léger revirement en sa faveur.

Certes, on ne se faisait aucune illusion sur son sort. Il était interdit de supposer que la clémence de M. Carnot, refusée à Vaillant, s'exercât en faveur d'Henry. Mais l'extrême jeunesse du condamné à mort et son incontestable sérénité jusqu'aux heures suprêmes avaient ému de compassion une partie de l'opinion et celle-ci ne pouvait renoncer à l'espoir qu'on hésiterait à plonger dans les irrémédiables ténèbres du trépas les étincelantes clartés de cette intelligence d'élite.

Émile Henry attendit la mort tranquillement; il refusa de signer son recours en grâce et, le président Carnot, - qu'un sobriquet populaire avait dénommé le père Coupe-Toujours, ayant cru devoir laisser *«la justice suivre son cours»*, Henry fut guillotiné le 21 mai 1894 et mourut comme Ravachol, comme Vaillant, sans défaillance, sans tremblement, en proférant fortement ces paroles: *«Camarades, courage. Vive l'Anarchie!»*.

(A suivre).

Sébastien FAURE.
